

Ogres et ogresses

On raconte depuis la nuit des temps aux petits enfants des histoires d'ogres et d'ogresses. De celle du vieux Cronos/Saturne qui mangeait ses propres enfants, née comme tous les mythes, d'une métaphore¹, à l'amoureux *Géant de Zeralda* de Tomi Ungerer, au truculent *Shrek* américain, à l'actuelle floraison des *livres pour la jeunesse* qui leur sont consacrés en passant par les monstres effrayants mais toujours vaincus des *Contes* de Perrault, et leurs équivalents arabes et chinois, ces monstres mangeurs d'enfant connaissent un regain de succès tel qu'ils ont envahi les jeux vidéo. Reste à savoir pourquoi.

Il est de bonne méthode de se demander, pour commencer, d'où viennent ces personnages. Laissons à leurs obsessions les psychanalystes, qui voient en l'ogre l'image du père dangereux (et incestueux de préférence) : que font-ils de l'ogresse quand elle n'est pas simplement la femme de l'ogre, qui ne partage pas forcément ses goûts et prend même le parti de ses victimes (*Le Petit Poucet*), mais au contraire se propose de « *manger la reine à la même sauce que ses enfants* » (*La Belle au Bois Dormant*) ? En tout cas, sa mort affreuse nous vaut un commentaire admirable du conteur : « *Le roi ne laissa pas d'en être fâché ; elle était sa mère ; mais il s'en consola bientôt avec sa belle femme et ses enfants.* » Le petit enfant jusqu'à dix-huit mois (« stade oral ») ou trois ans (« stade anal »), âges où pourraient naître la peur d'être mangé, peut sans doute, en certaines circonstances, percevoir les adultes comme menaçants, mais cette frayeur peut être suffisamment motivée par leur taille, la puissance masticatoire qu'ils déploient à table,

1 Le langage scientifique, à commencer par les mathématiques, est également composé de métaphores.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

l'aspect de ces visages énormes qui s'approchent des leurs pour les embrasser, leurs jeux et les paroles qui les accompagnent – « je vais te manger ! » – sans qu'on doive fait appel au sentiment d'une obscure menace sexuelle dont, dans des circonstances normales, c'est-à-dire, heureusement, dans l'immense majorité des cas, ils ne peuvent avoir le moindre soupçon. Le personnage de l'ogre incarne une de ces nombreuses terreurs enfantines, comme celle de l'obscurité d'où peut surgir n'importe quel danger innommable, ou celle d'être abandonné(e) par les parents. Les conteurs, de manière plus consciente qu'on ne croit, se donnent pour tâche d'aider l'enfant à grandir et d'abord de le délivrer de ses peurs, en créant des monstres qui donnent à celles-ci un visage et un nom, et en montrant qu'il est possible d'en triompher et de les anéantir.

En recueillant les *Contes de ma mère l'Oye*, Perrault insiste sur leur vocation pédagogique dans sa dédicace « à Mademoiselle » de 1697 : « Ils renferment tous une morale très-sensée, & qui se découvre plus ou moins, selon le degré de pénétration de ceux qui les lisent ; [...] Il est vray que ces Contes donnent une image de ce qui se passe dans les moindres Familles, où la loüable impatience d'instruire les enfans fait imaginer des Histoires dépourveuës de raison, pour s'accommoder à ces mêmes enfans, qui n'en ont pas encore ». Voyez aussi ces « moralités » dont on ne retiendra ici que deux exemples, le premier parce qu'il conclut le conte où l'ogre est le plus présent et l'autre pour sa saveur :

Le Petit Poucet

*On ne s'afflige point d'avoir beaucoup
[d'enfants ;
Quand ils sont tous beaux, bien faits et bien
[grands,
Et d'un extérieur qui brille ;*

*Mais si l'un d'eux est faible, ou ne dit mot,
On le méprise, on le raille, on le pille ;
Quelquefois cependant c'est ce petit marmot
Qui fera le bonheur de toute la famille.*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

Le Petit Chaperon rouge

*On voit ici que de jeunes enfants,
Surtout de jeunes filles
Belles, bien faites, et gentilles,
Font très mal d'écouter toute sorte de gens,
Et que ce n'est pas chose étrange,
S'il en est tant que le loup mange.
Je dis le loup, car tous les loups
Ne sont pas de la même sorte :
Il en est d'une humeur accorte,*

*Qui privés, complaisants et doux,
Suivent les jeunes demoiselles
Jusque dans les maisons, jusque dans
[lesruelles ;
Mais hélas ! qui ne sait que ces loups
[douceux,
De tous les loups sont les plus dangereux.
Mais hélas ! qui ne sait que ces loups
[douceux,
De tous les loups sont les plus dangereux.*

Ce préalable posé, on montrera sans peine que les ogres doivent leur actualité au fait que nous vivons dans une société ogresse.

On objectera bien sûr que ce n'est pas nouveau : depuis les sacrifices humains des sociétés antiques et de celles qu'on nomme très improprement « primitives » jusqu'à ceux que les sociétés modernes exigent au nom des nouvelles idoles qu'elles fabriquent – Patrie, Classe, Race, etc. – et aux grands abattoirs humains des XX^e et XXI^e siècles, tribus et nations n'ont cessé de dévorer une partie de leur jeunesse, appelée à se sacrifier volontairement (ou avec l'aide des gendarmes) sur les nouveaux autels. Avec les guerres modernes, leur appétit a rejoint celui déployé dans les guerres des temps bibliques : on dénombre désormais parmi les victimes les combattants « *sans compter les femmes et les petits enfants* ». Ce qui n'empêche pas la population mondiale d'être passée d'une fourchette de 100 à 200 millions lors de la prise de Jéricho à plus de 7,5 milliards ! Moins de 20 millions de morts pour la première guerre mondiale, moins de 70 millions pour la seconde, cela fait de modestes prélèvements sur des populations évaluées à 1,6 et 2 milliards : respectivement moins de 1,25% et 2,35% en cinq ans ! Mais si l'ogre se définit par son appétit, on se souviendra que nous sommes entrés au cours du siècle dernier dans une « société

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

de consommation » qui, par tous les moyens de la publicité et du marketing, transforme les gens en consommateurs, et développe leur appétit jusqu'à faire de la consommation le but suprême de l'existence humaine, et du gaspillage le signe de la puissance et de la richesse, avec pour résultat immédiat l'appauvrissement des plus faibles et pour effet prévisible et de plus en plus proche la destruction des écosystèmes. Le monde tel qu'il va, sous la direction de ses brillants économistes, ressemble à Buster Keaton, *Le Mécano de la Générale*, qui brûle les wagons de son train pour alimenter la course de sa locomotive. De même, l'ogre capitaliste dévore ses enfants avant de se dévorer lui-même.

Cette conduite dévoratrice se retrouve dans la relation des adultes aux enfants, considérés de plus en plus comme des biens qu'il faut posséder parmi d'autres, voir des remèdes que l'on essaie quand un couple va mal. Combien d'enfants ne sont désirés par leurs parents que dans l'espoir bien souvent déçu que sa naissance rétablira entre eux l'harmonie perdue ? Puis, si le bambin n'a pas rempli le rôle attendu, on se sépare enfin et on se le partage, comme un bien en indivision, sans trop se soucier des dégâts. Tandis que le législateur commence à peine à reconnaître les « droits de l'enfant », on voit réclamer un « droit à l'enfant » que les progrès de la science semblent permettre, sans que soit posée la question de sa légitimité. Car enfin, s'il est normal que toutes et tous – et non pas seulement les plus riches, qui de toutes façons ne s'en priveront pas – puissent bénéficier de la procréation médicalement assistée (PMA), il y a quelque chose de révoltant dans le fait de traiter l'enfant comme une marchandise que l'on peut acheter au moment souhaité. Comment approuver la démarche de ces personnes ou de ces couples qui mettent leurs œufs au congélateur parce qu'ils ont trop à faire, mais se réservent

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours

de les faire éclore quand ils auront épuisé les autres joies de l'existence et seront parvenus au sommet de leur carrière ? Ne savent-ils pas que leur enfant découvrira un jour que ses parents ressemblent plutôt à des grands-parents ? Qu'eux-mêmes, avec la meilleure volonté du monde, seront incapables de leur donner une éducation adaptée à leur temps ? Et qu'ils multiplient le risque de les laisser orphelins prématurément ? Faut-il imputer ce genre de conduite à l'inconscience, ou à l'égoïsme ?

Après tout, les sociétés traditionnelles, où l'on veut avoir le plus d'enfants possible pour s'assurer contre une vieillesse misérable, ne se soucient pas non plus d'abord du bonheur de l'enfant. A-t-on le droit de poser de telles questions à des gens dont il n'y a pas lieu de mettre en doute la bonne foi et dont les choix sont portés par l'air du temps ? Oui, s'il ne s'agit que de les inviter à réfléchir à l'intérêt et à l'avenir des enfants qu'ils veulent mettre au monde, mais à condition qu'on ne leur dénie pas le droit de s'en tenir à leur décision, et qu'on ne leur refuse pas les moyens de l'appliquer.

Lundi 21 janvier 2019